

» de la ville. Cette insigne fourberie, ajoute l'historien,
 » rompit les négociations; et dès le lendemain les ambassa-
 » deurs s'embarquèrent pour Constantinople, publiant par-
 » tout que le pape était un effronté voleur. »

De son côté, Innocent répandit le bruit que leur colère provenait de ce qu'il avait refusé l'alliance de Bajazet. Ses légats propagèrent cette opinion dans tous les royaumes, et ils s'en servirent pour activer la levée des décimes. Les soins et les peines que le saint-père se donnait pour grossir ses trésors n'absorbaient pas cependant toute son attention, et ne l'empêchaient point de poursuivre ses projets sur le royaume de Naples : ses nouvelles rentrées lui permirent au contraire de rassembler une armée formidable et de reprendre l'offensive. Dans cette extrémité, Ferdinand comprit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de se soumettre au pape, et de lui abandonner les domaines que sa Sainteté voulait ériger en principauté pour son bâtard. Le roi d'Aragon consentit à être le médiateur entre Ferdinand et le saint-siège; et la paix fut conclue à Rome au mois de février de l'année 1491 :

Ainsi l'infâme Innocent triomphait de son ennemi, et l'aîné de ses bâtards était reconnu prince. Mais la justice divine avait marqué le terme de ses crimes, de ses attentats, et le 25 juillet 1491 il mourut à la suite d'une attaque d'apoplexie. Etienne Infessura prétend que le saint-père, dans cette dernière maladie, essaya de ranimer les sources de la vie au moyen d'un affreux breuvage composé, par un médecin juif, avec le sang de trois jeunes garçons de dix ans qu'on avait égorgés à cet effet; Onuphre et Ciaconius rapportent le même fait, qu'ils placent à une époque antérieure.

ALEXANDRE VI;

MAXIMILIEN 1^{er},
 empereur
 d'Allemagne.

222^e PAPE.

CHARLES VIII,
 LOUIS XII,
 rois de France.

Tableau des saturnales de la cour romaine. — Histoire du cardinal Borgia. — Sa vie d'étudiant, d'avocat et de militaire. — Ses débauches avec une dame espagnole et ses deux filles. — Il continue ses relations scandaleuses avec Rosa Vanozza, la plus jeune des filles de sa maîtresse. — Roderic Borgia est rappelé à Rome par Calixte III, son oncle. — Il établit Rosa Vanozza à Venise avec ses cinq enfants. — Hypocrisie du cardinal Roderic Borgia. — Ses lettres à sa maîtresse. — Rosa Vanozza vient à Rome. — Immoralité des cardinaux. — Borgia achète la papauté. — Fêtes magnifiques de son couronnement. — Le pontife jette le masque et montre au grand jour ses horribles défauts. — Il accumule les dignités et les richesses sur la tête de ses bâtards. — Ses luttes contre les petits princes d'Italie. — Il oblige le roi de Naples à donner sa fille en mariage à l'un de ses fils, Guifry Borgia. — Il lève encore des décimes, sous prétexte d'une croisade contre les Turcs. — Partage des Indes orientales et occidentales entre les Espagnols et les Portugais. — Horribles incestes entre le saint-père, sa fille Lucrèce Borgia et ses deux frères François et César Borgia. — Madame Lucrèce épouse Jean Sforce, seigneur de Pesaro. — Sa Sainteté préside au coucher des deux époux, et à la consommation du mariage. — Histoire de Giulia la belle, l'une des concubines du saint-père. — Orgies et débauches de la famille pontificale. — Lucrèce préside en costume de bacchante le conseil des cardinaux

et s'assoit sur la chaire de saint Pierre. — Singulières délibérations agitées dans cette assemblée. — Divertissements de madame Lucrece ; histoire des étalons et des juments. — Bajazet offre à sa Sainteté une somme énorme pour empoisonner son frère. — Charles VIII propose une forte rançon au pape pour lui céder Zizim. — Sa Sainteté trouve le moyen de gagner son argent des deux côtés ; elle livre le prince musulman au roi de France, reçoit la rançon promise, et huit jours après Zizim meurt empoisonné. — César Borgia cardinal. — Son caractère odieux. — Trahison du pape envers Charles VIII. — Simonie, vols, meurtres et empoisonnements commis par le pontife et par ses fils. — François Borgia est nommé prince de Bénévent. — Son frère César l'assassine par jalousie. — Alexandre VI reporte son exécrable amour sur César, et lui accorde l'autorisation de quitter l'état ecclésiastique. — Une chasse à Ostie. — César gouverne l'Église. — Sa cruauté. — Il s'exerce à tuer des hommes par passe-temps. — Assassinat de l'archevêque de Cosenza. — Alexandre VI veut faire jeter par les fenêtres du Vatican des ambassadeurs qui viennent lui faire des remontrances. — Histoire de Jérôme Savonarole. — César Borgia à la cour de France. — Il envoie à son père trois beaux enfants pour lui servir de mignons. — La foudre tombe dans la chambre du pape. — Perfidies, trahisons et crimes de César Borgia. — Voyage scandaleux de la famille pontificale. — Le pape dote les bâtards fruit de ses incestes avec sa fille. — Troisième mariage de Lucrece. — Orgies qui eurent lieu à cette occasion. — Cinquante courtisanes sont amenées dans une salle du Vatican, et se livrent à d'horribles scènes de luxure avec les cardinaux, en présence du pape et de sa fille. — Sa Sainteté autorise par une bulle Pierre Mendozze à prendre pour Ganymède

son propre fils. — Alexandre et César Borgia forment le projet d'empoisonner deux riches cardinaux pour hériter de leurs biens. — Ils sont pris dans leur propre piège et s'empoisonnent eux-mêmes. — Mort de l'infâme Alexandre VI.

Nous sommes arrivés à une époque de l'histoire des pontifes romains qui peut être considérée comme celle où les lumières commencent à remplacer l'ignorance sur le siège de saint Pierre ; et nous devons dire aussi que cette époque est celle où la corruption du clergé parvient à un degré qu'elle n'avait pas encore atteint. Avant le règne d'Alexandre VI, les chefs de l'Église négligeaient déjà le soin de leur troupeau ; mais depuis ce pape, nous les verrons abandonner tout à fait les discussions religieuses pour se jeter dans les luttes politiques, et pour s'occuper de stratégie, de finances, d'organisation d'armées, de fortifications et d'autres sciences mondaines, qui seules pouvaient les maintenir sur la chaire déshonorée de saint Pierre. Pour eux, il n'existe qu'un Dieu, c'est l'or ! son culte, c'est la débauche et le meurtre ! Ils n'ont plus ni croyances ni religion ; peu leur importe que les peuples croient à la Bible, à l'Évangile ou au Koran ; ils les dépouillent tous, qu'ils soient juifs, chrétiens ou turcs ; ce n'est plus par fanatisme qu'ils condamnent les hérétiques au bûcher, mais par avarice ; ils massacrent indifféremment les riches dont ils convoitent la fortune, et les citoyens pauvres dont ils redoutent l'énergie.

Enfin nous entrons dans une époque où la théocratie par-

vient à son apogée de puissance; et où, bien loin de cacher dans l'ombre ses perfidies, sa corruption et ses cruautés, elle les étale au grand jour et s'en fait, en quelque sorte, des titres de gloire.

Sans contredit, le pape qui a le mieux compris cette nouvelle phase du pontificat, c'est le successeur d'Innocent VIII, l'exécrable Roderic Borgia.

Il descendait par sa mère de la maison espagnole des Borgia, qui avait déjà occupé le trône apostolique en la personne de Calixte III. Quelques auteurs prétendent qu'il devait le jour à un commerce incestueux entre le saint-père et sa sœur Joanna, qui était mariée à un certain Godefroi Lenzuolo de Valence; et que sa Sainteté voulant lui léguer son nom, obligea son beau-frère à quitter le nom de sa famille pour celui de Borgia.

Dès son enfance, Roderic fut entouré de soins assidus et placé sous des maîtres habiles, qui développèrent son intelligence et en firent un avocat remarquable. Malheureusement, devenu homme, il prit une direction tout à fait opposée au bien, et employa son admirable talent à défendre les causes immorales et scandaleuses. Bientôt même sa profession lui devint insupportable, parce qu'elle l'obligeait à une certaine retenue dans ses mœurs; et il se jeta dans la carrière des armes, en se faisant nommer officier d'une compagnie franche, afin de pouvoir se livrer plus facilement à ses goûts de débauches.

On suppose que ce fut à ce moment qu'il contracta des liaisons intimes avec une dame espagnole d'une remarquable beauté, qui était restée veuve avec deux filles. Roderic,

après avoir séduit la mère, viola les enfants et les initia à d'horribles voluptés; puis, comme sa maîtresse vint à mourir, il se débarrassa de l'aînée de ses filles en la mettant dans un couvent, et garda auprès de lui la plus belle et la plus jeune, qu'on nommait Rosa Vanozza. Il en eut cinq enfants, François, César, Lucrece, Guifry, et un autre dont aucun historien ne parle, peut-être parce qu'il mourut fort jeune.

Roderic scandalisait l'Espagne par ses débauches depuis près de sept ans, lorsqu'il apprit l'élévation de son oncle Calixte au trône de saint Pierre; entrevoyant aussitôt l'immense fortune que cet événement lui promettait, il se hâta d'envoyer à celui qu'il savait être son véritable père, une lettre de félicitations, dans laquelle il priait sa Sainteté de lui conserver ses bontés affectueuses. Calixte répondit à son neveu qu'il eût à se rendre immédiatement à Rome, où l'attendait un poste important dans le gouvernement de l'Église; et dans son message il lui adressa un bref qui l'investissait d'un bénéfice de douze mille écus de revenu annuel. Cette somme, ajoutée aux trente mille ducats de rente qui provenaient de ses biens de famille, lui permettait de tenir une maison de prince; aussi n'hésita-t-il point à obéir aux ordres de son oncle; mais comme il ne voulait pas se séparer entièrement de sa chère Vanozza ni de ses enfants, et que cependant il comprenait la nécessité de cacher ses intrigues pour le nouveau rôle qu'il voulait jouer, il se détermina à les envoyer à Venise, où il espérait pouvoir les visiter quelquefois sans exciter les soupçons.

Il partit seul pour Rome, s'installa dans un magnifique

palais, et devint l'un des courtisans les plus assidus du saint-père; ce qui donna lieu aux bruits les plus étranges sur la nature de leurs relations. Néanmoins la rigidité de mœurs qu'il affichait, et le masque d'hypocrisie dont il savait se couvrir, en imposèrent à la masse; et il acquit même la réputation d'un saint personnage, en dépit de ses ennemis ou plutôt de ceux qui l'avaient deviné. Roderic Borgia était doué d'une éloquence si entraînant, et il exposait ses doctrines avec tant d'art et d'habileté, qu'il captait les esprits qui lui étaient le plus opposés; aussi n'avait-il pas eu une grande difficulté à se rendre maître des volontés de Calixte. Tout en cachant ses projets ambitieux sous les apparences de l'humilité, il s'était fait nommer archevêque de Valence, vice-chancelier de l'Église, et enfin cardinal, diacre de Saint-Nicolas « in carcere Tulliano, » avec une pension de vingt-huit mille écus d'or; ce qui, avec les bénéfices de sa métropole et de son titre de vice-chancelier, rendait sa fortune l'une des plus considérables de Rome.

A partir de ce moment, Roderic, l'étudiant débauché de Valence, l'avocat des voleurs et des assassins, le soldat pillard et incendiaire, l'amant incestueux de Rosa Vanozza, songea sérieusement à se frayer un chemin au trône apostolique. Dès lors, il affecta le genre de vie d'un véritable anachorète; il ne parut plus en public que les mains en croix sur la poitrine, le regard fixé vers la terre; ses paroles devinrent onctueuses et traînantes; il visita les églises, les hôpitaux et les demeures du pauvre, répandant partout d'abondantes aumônes, et publiant qu'à sa mort les malheureux seraient ses héritiers; enfin il montra un si profond mépris

des richesses et un amour si grand pour la religion et la morale, que le peuple romain, habitué depuis tant de siècles à être trompé par les prêtres, se laissa prendre à ses dehors hypocrites, et le proclama un Salomon pour la sagesse, un Job pour la patience, et un Moïse pour la publication de la loi de Dieu.

Dans les occupations de sa charge, il se montrait infatigable au travail; jamais il ne manquait aux consistoires ni aux audiences; il se conformait toujours aux sentiments des autres, et cherchait tous les moyens de faire ressortir leurs qualités. Tour à tour grave, léger, sérieux et badin, il faisait le charme des réunions du Vatican, et se créait des partisans parmi les cardinaux, les ambassadeurs et les seigneurs italiens qui fréquentaient la cour du saint-père. Jamais homme ne sut mieux que Roderic cacher ses passions sous un masque impassible, et ne montra plus que lui de la constance et de la ténacité dans ses projets.

Pendant qu'il se jouait habilement de la crédulité des hommes, il entretenait avec sa maîtresse une correspondance qui est parvenue jusqu'à nous, et où lui-même donne les motifs de la comédie qu'il représentait à Rome: « Rosa, ma bien-aimée, imite mon exemple, demeure chaste jusqu'au jour où il me sera possible de venir te retrouver pour confondre notre amour dans des voluptés infinies. Jusque-là, qu'aucune bouche ne profane tes charmes, qu'aucune main ne soulève ces voiles qui cachent mon souverain bien; encore un peu de patience, et celui qu'on nomme mon oncle me laissera pour héritage la chaire de saint Pierre. En attendant, prends un soin extrême de l'éducation de nos enfants,

» car ils sont destinés à gouverner les peuples et les rois. »

Malgré la profondeur du jugement de Roderic Borgia, ses prévisions ne se réalisèrent pas à la mort de Calixte : sa jeunesse, et peut-être même la rigidité qu'il avait affectée dans ses mœurs, empêchèrent les suffrages de se porter sur lui ; et Pie II obtint la tiare. Pendant ce pontificat il n'exerça aucune influence sur le gouvernement de l'Église ; il s'appliqua seulement à faire fructifier les immenses richesses que son oncle avait laissées et dont il s'était emparé.

Pie II mourut ; Paul II lui succéda ; Sixte IV vint ensuite. Sous ce dernier règne, Roderic acheta la riche abbaye de Subiaco et la légation d'Aragon et de Castille. Mais il était à bout de ses efforts, et ne pouvant souffrir plus longtemps la contrainte qu'il s'était imposée, il reprit son train de vie de capitaine aventurier, et commit tant de meurtres et de viols, qu'il se fit chasser d'Espagne par Henri le Faible, roi de Castille.

A son retour à Rome, le cardinal Roderic Borgia, qui n'avait plus rien à ménager, fit venir près de lui Rosa Vanozza et ses cinq enfants. Seulement, pour sauver les apparences, il leur donna un palais dans un quartier reculé, et sa maîtresse prit le titre de comtesse Ferdinand de Castille, du nom de son intendant, qui passait pour être son mari. Chaque soir, sous prétexte de visiter le gentilhomme son compatriote, le cardinal se dirigeait vers la demeure de sa concubine, où il passait, dit-on, les nuits entières dans des orgies avec la Vanozza, et, honte éternelle ! avec Lucrece, sa fille, et avec ses fils Francesco et César Borgia !

Sixte IV mourut ; Innocent VIII lui succéda sans que Ro-

deric Borgia eût rien changé à son infâme conduite ; il est vrai que ses débauches passaient inaperçues au milieu des saturnales de la cour pontificale. Rome était devenue un immense lupanar, au sein duquel s'agitaient cinquante mille prostituées ; les rues et les carrefours étaient peuplés de filous et d'assassins, les routes étaient infestées de bandits ; si bien qu'à la mort d'Innocent, lorsque les cardinaux voulurent se réunir en conclave, ils furent obligés préalablement de placer des soldats dans leurs palais, et de pointer des canons aux avenues, pour préserver du pillage leurs somptueuses demeures. Dès que le conclave fut formé, on garnit de troupes à pied et à cheval les rues des faubourgs qui avoisinaient le Vatican, et on ferma toutes les issues avec des poutres énormes.

Ces précautions prises, on procéda à l'élection du pape : d'abord on proposa comme candidat l'évêque de Pampelune ; mais Roderic, qui avait déjà acheté les suffrages de plusieurs cardinaux, fit traîner les choses en longueur, et s'arrangea de manière à s'assurer la majorité des suffrages. Il donna aux uns des palais, aux autres des châteaux, des terres et de l'argent ; le cardinal Orsino lui vendit sa voix pour les châteaux de Monticelli et de Sariani ; Ascagne Sforce exigea la vice-chancellerie de l'Église ; le cardinal Colonna demanda pour son vote la riche abbaye de Saint-Benoît, ainsi que tous les domaines et le droit de patronage pour lui et sa famille à perpétuité ; le cardinal de Saint-Ange réclama l'évêché de Porto et la tour qui en dépendait, avec une cave pleine de vin ; le cardinal de Parme se fit donner la ville de Népi ; Savelli reçut le gouvernement de Citta-Castellana et de